

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation [1857-1876]
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 13 (1862)

Artikel: Episode de mon séjour au Brésil : visite à Aura
Autor: Favrot, Alex.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-549538>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

espérant bien en même temps que, comme ce qui est différé n'est pas perdu, il trouverait dans la suite une occasion plus favorable encore de contenter son envie. »



ÉPISODE DE MON SÉJOUR AU BRÉSIL.

Visite à Aura ,

par ALEX. FAVROT.

J'avais fait , depuis peu de temps , connaissance avec quelques Indiens tapuius, qui étaient venus plusieurs fois déjà me voir au Cacoalinho, en descendant le Guama, pour se rendre à la ville de Para. L'industrie de ces gens, qui consistait principalement à vendre des bois de construction qu'ils tiraient des forêts vierges, ou à trafiquer de quelques légumes qu'ils cultivaient autour de leurs habitations , me les amenait assez souvent; ils venaient me demander l'hospitalité pour une nuit ou la durée d'une marée, ou m'offrir quelques-uns des produits de leurs travaux. C'était avec l'un d'eux en particulier que je m'étais mis le plus souvent en relation, parce qu'il était le plus à même de me fournir ce dont j'avais besoin dans les constructions que j'avais entreprises à l'établissement du Cacoalinho. Plus d'une fois j'avais été invité à l'aller voir, et j'avais résolu de profiter du premier moment disponible pour aller visiter la petite tribu qu'il habitait, située à peu de distance du poste militaire préposé à la garde de la poudrière de Aura.

Comme les voyages dans ces pays ne peuvent se faire que par les rivières , et que le cours de celles-ci est en général très rapide et très difficile à remonter, il convient de profiter

des heures du flux de la marée, si l'on veut s'éviter un grand travail et gagner du temps.

Au mois de septembre 1858, ayant obtenu quelque relâche à des travaux fatigants, je résolus de mettre à profit les belles nuits de la pleine lune, pour exécuter l'objet que j'avais en vue depuis longtemps. Accompagné de mon intendant, de deux tapuius de race mélangée, dont j'appellerai l'un Joaô et l'autre Chico, d'un Portugais, Bento, et d'un vieux nègre, Lorenzo, tous quatre bons rameurs et connaissant les tours et les détours de ces rivières, je m'embarquai vers minuit, à l'heure où la marée avait atteint chez nous les deux tiers de sa hauteur.

Nous avons eu soin de nous munir de vivres, sachant que les pauvres gens que nous allions visiter, n'étant pas avertis de notre arrivée, seraient pris au dépourvu et que nous courrions risque de jeûner, ou tout au moins de faire maigre chère avec de la farine de manioc et quelques racines de *maca-cheira*.

Chacun de nous était armé d'un fusil et d'un coutelas, dans l'espoir d'abattre un peu de gibier si l'occasion s'en présentait, bien plutôt que dans le but de nous défendre.

La nuit était splendide : la lune, dans son plein, brillait d'un éclat que l'on ne rencontre guère que dans les régions des tropiques, et l'agréable fraîcheur qui régnait sur le fleuve, animait l'ardeur de nos rameurs.

Nous poussâmes droit vers le milieu de la rivière, où le courant est le plus fort, et, emportés par les coups cadencés de nos quatre avirons, nous volions, éclairés par la lumière vraiment magique de la pleine lune, au milieu d'un ciel sans nuage. Il m'est tout-à-fait impossible de rendre exactement les sensations que j'éprouvais alors : c'était la première fois que je voguais ainsi la nuit au milieu de ce fleuve, double du Rhin pour la largeur, mais dont le lit, souvent rétréci par de nombreuses îles, me semblait changer de forme à tout moment. A notre gauche, nous avions la terre ferme, sur les bords de laquelle nous apercevions de loin en loin

quelques *sitios* presque entièrement cachés derrière des touffes de palmiers; à notre droite, ce n'étaient que des îles, variant de un à deux et même à quatre milles de longueur, sur deux à trois de largeur; nous n'étions donc, à vrai dire, que dans un canal du fleuve, formé par la rive droite d'un côté, et le bord des îles de l'autre; car notre rive gauche, nous ne pouvions l'apercevoir. Le silence de cette belle nuit n'était interrompu que par le clapotement des rames et les cris aigus d'encouragement que poussaient et répétaient nos Indiens. Entraîné par le plaisir que j'éprouvais dans cette scène si rare et si nouvelle, je me mis à chanter tout ce que je savais de plus gai, et mes rameurs m'accompagnaient en fausset, marquant la mesure à coups d'avirons.

Après deux heures environ de navigation sur le fleuve Guama, pendant lesquelles nous parcourûmes un espace de près de cinq lieues, nous arrivâmes toujours chantant gaiement à l'embouchure de l'*Igarapé*, qui devait nous conduire à notre destination. Avant d'aller plus loin, il est bon d'expliquer un peu ce que c'est que ces nombreux igarapés dont les bords de ces fleuves sont coupés de distance à distance. Ce sont des espèces de tranchées naturelles, plus ou moins larges et plus ou moins profondes, au fond desquelles, à basse marée, il n'y a le plus souvent qu'un mince filet d'eau provenant de l'intérieur des forêts. Ces lits n'ont dû être d'abord que fort étroits, comme l'on en voit encore plusieurs; le sol, argileux et mou, se laisse facilement laver par l'eau du fleuve principal, qui, refoulée par la marée montante, en élargit petit à petit l'ouverture primitive, et ensuite le lit entier, jusqu'à ce qu'ils forment des ruisseaux plus ou moins considérables. A basse marée, ils ne sont pas navigables, pas même au plus petit canot d'Indien; mais à haute marée, ils ont assez d'eau pour flotter des embarcations d'un contenu de 20 à 40 tonneaux. Ces ruisseaux, que les Indiens appellent tous du nom général de *Igarapé*, mot passé en usage dans le pays, sont de la plus grande utilité, en ce qu'ils permettent aux habitants de ces contrées de s'enfoncer dans l'intérieur des forêts

immenses pour y charger des bois ou d'autres articles de commerce. Ils entrent dès que la marée est assez haute pour flotter le canot, et, parvenus au lieu désiré, ils font leur chargement pendant que la marée baisse. Dès qu'elle remonte et qu'elle est à même de flotter l'embarcation chargée, ils redescendent vers l'embouchure, où ils gagnent le large du fleuve.

L'Igarapé de Aura peut avoir, à sa jonction avec le Guama, 80 à 100 pieds de largeur au niveau de la marée haute. Comme le flux continuait, nous y entrâmes rapidement, et, bien que la vue y fût moins étendue que sur le fleuve, elle n'en offrait que plus de charme. De chaque côté, l'on voyait facilement la belle végétation qui recouvre les bords : des arbres gigantesques, d'où pendaient des lianes sans nombre ; des palmiers de plusieurs espèces, de magnifiques bananiers sauvages, des orangers en abondance, dont les fleurs embaumaient l'atmosphère ; enfin, tout ce que la prodigue nature des tropiques peut produire de plus beau. Il faut avoir vu de pareils spectacles pour en comprendre l'effet sur l'imagination. Je n'avais qu'un mot pour tout ce que je voyais : « Oh ! que c'est beau ! que c'est beau ! Quelle féerie ! » Et ces exclamations, qui s'échappaient presque involontairement de ma poitrine, faisaient sourire mon vieux nègre, dont les dents blanches contrastaient à merveille avec sa face noire, et qui, se tournant à moitié vers les Indiens, leur disait : « Hé ! le blanc aime ça ! *O Branco gosta d'isto.* »

Au bout d'environ trois quarts d'heure de navigation dans le grand Igarapé, nous le vîmes se diviser en plusieurs branches étroites et presque cachées sous le feuillage touffu des arbres qui se rejoignaient par dessus le lit du ruisseau, formant ainsi un toit de verdure que perçaient à peine les pâles rayons de la lune. Nous entrâmes dans le petit canal à notre droite. Force nous fut de quitter les avirons pour prendre les petites rames plates et rondes, ou palettes, afin de pouvoir conduire notre bateau au travers du dédale de branches, de racines, de plantes aquatiques, qui embarrassent

ordinairement le cours des petits igarapés. Les branches des arbres étaient tellement basses au-dessus de nous, que nous étions forcés de nous tenir presque couchés dans le bateau, pour éviter de nous y faire prendre la tête.

Nous passâmes, après d'innombrables détours, devant le magasin aux poudres, situé à une centaine de pas du bord du ruisseau. C'est un bâtiment carré, solidement construit en pierres et entouré d'un fossé et d'une haute muraille. C'est là que sont renfermées les munitions de poudre du gouvernement de la province de Para ou Gram'Para. Il est remis à la garde d'un détachement composé d'une douzaine de soldats commandés par un sous-lieutenant; celui-ci habite une assez jolie maison, à peu de distance du magasin. Il était trop tôt pour nous arrêter, et les sentinelles, nous voyant débarquer sans connaître nos intentions, auraient pu faire feu sur nous. Nous passâmes outre, et nous ne tardâmes guère à arriver à la tête de notre ruisseau, qui, s'élargissant un peu, forme un petit port où nous trouvâmes amarrés les canots de la tribu que nous venions visiter. Nous débarquâmes les armes et les provisions, et tandis que les rameurs se reposaient, je me mis à chercher du bois sec pour allumer du feu et nous préparer le café du matin.

Pendant que mes hommes s'amusaient à essayer et à charger leurs armes, le café bouillonnait sur le foyer improvisé. Il pouvait être environ quatre heures du matin lorsque tout fut prêt, et nous nous mîmes, sans délai, à savourer cette délicieuse boisson, bonne partout, mais de première nécessité dans les contrées chaudes et humides comme l'est le Para. A peine eûmes-nous terminé notre déjeuner que mon Portugais Bento, qui jouait avec son fusil, le fit partir soudainement. Le bruit de la décharge amena bientôt deux hommes, dans l'un desquels nous reconnûmes Buralho, l'Indien avec lequel j'avais déjà eu à faire. Grande fut sa joie de nous trouver là, et dès que je lui eus expliqué que nous venions exprès pour lui faire visite, il nous souhaita la bienvenue, nous disant que nous n'aurions pu choisir une meilleure époque, puisqu'ils

avaient une *pagoda* dans le village et qu'ils n'étaient pas encore couchés lorsque notre coup de feu s'était fait entendre.

L'on appelle *Pagoda* la célébration de la fête du saint, patron d'une tribu, ou souvent d'une maison, d'Indiens. L'image bien peinte et bien dorée du saint se porte en procession de maison en maison, au son du tambourin, des luths ou des guitares, avec accompagnement de force coups de feu. C'est pour ces occasions-là que ces tapuius rassemblent les produits de plusieurs semaines et même de plusieurs mois de travail pour acheter un peu de viande fraîche, et principalement de la *cachaça*, ou eau-de-vie faite du jus de la canne, appelé *garapa*. Dans ces fêtes, on boit, on mange, on danse, tant qu'il y a de quoi boire et manger; la provision de vivres et de boissons épuisée, on dort et tout est fini : le saint rentre dans sa niche pour n'en ressortir que l'année suivante.

Il fallut suivre notre homme, et nous arrivâmes à sa cabane, que, malgré l'heure matinale, nous trouvâmes pleine d'hommes et de femmes fumant ou buvant. On nous offrit aussitôt des hamacs, où nous nous jetâmes, satisfaits de goûter un moment de repos.

Cependant les voisins s'étant rassemblés au point du jour, notre hôte nous présenta à toute la compagnie, et fêta notre arrivée en faisant circuler la bouteille de *cachaça*, qu'il m'offrit, à moi le premier, en ma qualité d'étranger, et il me fallut y goûter pour ne point l'offenser; car si l'Indien du Brésil est hospitalier, il est aussi très susceptible, et il est rare qu'il pardonne. A mon tour, je fis passer des cigares et du tabac, que l'on reçut avec reconnaissance. Parmi les tapuius présents, était un homme d'une quarantaine d'années, que Buralho me présenta comme bon chasseur et grand connaisseur en beaux bois et en plantes curieuses. J'entamai conversation avec lui sur les différentes espèces d'arbres qui se trouvent dans les forêts d'Aura. Il me dit que toutes celles de ses environs abondaient en *paos reaes*, ou bois royaux, mais que le gouvernement de la province avait seul le droit de les exploiter ou de les faire exploiter; que lui-même avait

été chargé de couper un grand nombre de beaux arbres pour le compte du gouvernement, et qu'il m'en ferait voir encore sur pied.

Il me parla aussi des animaux que l'on rencontre dans les bois : les plus dangereux pour l'homme sont l'once ou jaguar, et les diverses espèces de serpents ; il m'assura qu'il se trouvait du gibier en abondance, mais qu'il fallait savoir le trouver et que d'ailleurs la poudre coûtait cher. Comme il avait examiné mon fusil à deux coups, qu'il avait admiré, je pensai que la dernière réflexion qu'il venait de faire s'adressait indirectement à ma générosité. J'avais encore une assez bonne provision d'excellente poudre anglaise ; je lui fis donc cadeau de quelques charges de poudre et de gros plomb, dont il me témoigna sa reconnaissance en m'apportant un magnifique quartier de *porco do matto*, espèce de sanglier plus petit que celui d'Europe, quoique plus long de corps et plus haut sur jambes, et dont la chair est délicieuse.

Vers dix heures, nous quittâmes la maison de notre hôte pour aller avec lui visiter les voisins. Ceux-ci nous reçurent avec la même cordialité, et nous présentèrent de nouveau la bouteille de cachaça dont il fallut boire encore. Après un court délai dans chacune des habitations, mon chasseur me conduisit à quelque distance de là pour me faire voir un nouveau *rossado* ou défrichement qu'il avait commencé. Dans ce pays où la nature produit tout sans culture, les travaux de défrichement ne sont pas de beaucoup aussi pénibles que chez nous en Europe. Ils ne consistent qu'à couper les arbres sur le terrain que l'on veut cultiver et à y mettre le feu. Les troncs restent en terre jusqu'à ce qu'ils y pourrissent, ou bien peu à peu on les déracine. Le sol ne subit point d'autre préparation : il est propre à la culture de la *mandioca* (manioc), dont les racines fournissent la farine qui leur sert de pain. Cette nourriture, peu agréable d'abord, est très saine, et l'étranger même finit par s'accoutumer très bien à son goût. C'est de la fécule de cette racine, vénéneuse quand elle est fraîche, mais nourrissante et saine lorsqu'elle a été torrée-

fiée, que l'on retire le *tapioca*. Le jus que l'on en extrait, et qui a des propriétés vénéneuses, sert de piquant pour les sauces et constitue un hors-d'œuvre très estimé, appelé *tucupi*. Le fameux *tucupi com tacaca*, l'ambrosie des Brésiliens, leur *nec plus ultrà* de ce qui est savoureux, mets dont le nom seul suffit à leur faire tourner les yeux au ciel en poussant une exclamation de volupté, n'est rien d'autre que ce même jus mélangé en guise d'assaisonnement à une bouillie faite de *tapioca* et d'eau.

Pour la plantation de la canne, il faut des terrains déjà mieux préparés et un peu marécageux, ou au moins très humides. Les environs d'Aura, qui s'élèvent légèrement vers le Nord, et où le sol est presque entièrement sablonneux, ne sont point favorables à la canne; aussi n'y en cultive-t-on pas. En revanche, les fruits de toutes espèces s'y trouvent à foison, et le café y vient à l'état sauvage et en extrême abondance. Les légumes plantés par les Indiens ne sont pas nombreux; ils n'ont guère que des racines, dont la *macacheira* est la meilleure, — je la préfère même à la pomme de terre, — et des melons d'eau ou pastèques qu'ils appellent *melancias*. Cette plante si succulente et si fraîche est très malsaine, et elle est la cause fréquente d'accès de fièvre intermittente. L'on me fit aussi voir le fameux arbre à pain : le fruit de cet arbre est de la grosseur de la tête d'un enfant de 10 ans. Rôti sous la cendre, il donne un manger qui certes n'est pas à dédaigner, et dont le goût a en effet quelque ressemblance avec celui du pain frais. Les melons, assez rares, acquièrent une saveur et un goût exquis. Les orangers et les cassis (cajú) se trouvent partout.¹ L'avocatier, le bananier, le machichi, le maracuja — fruit de la fleur de la Passion — et mille autres arbres fruitiers, quoique plus rares que l'oranger, sont cependant en grand nombre. Que l'on me permette en passant de dire que c'est sans raison précise que l'avocatier porte

¹ Ce dernier arbre produit un fruit de la grosseur d'une poire ordinaire, du jus duquel on fait un vin rafraîchissant et sain.

un tel nom ; ce mot n'est que la corruption du nom indigène *abacate*. — Je ne veux pas entrer ici dans de plus amples descriptions de ces fruits , cela me conduirait trop loin ; je dirai pourtant deux mots sur l'*assaï* et l'*ucuba*. Le premier est un palmier d'une hauteur moyenne de 30 à 35 pieds ; il produit un fruit de la grosseur d'une baie d'aubépine, de couleur violacée, attaché à des rameaux partant tous d'une même tige, immédiatement au-dessous des premières feuilles de l'arbre. Broyée avec de l'eau chaude, cette baie se détache de la mince pellicule qui l'enveloppe, et celle-ci forme alors une boisson assez fade, mais nourrissante et saine, et dont l'usage est très répandu. Le second est un bel arbre de la grandeur d'un tilleul bien développé ; le fruit dont il est presque continuellement chargé est de la grosseur d'une petite noisette. Les enfants nègres le fixent au bout d'une épine et y mettent le feu ; il brûle alors avec une belle flamme, presque sans fumée, et ne laisse pas la dixième partie de son volume primitif en cendres ou en charbon. Chauffé et exposé à la pression d'une presse hydraulique également chauffée, ce fruit laisse échapper une huile abondante, qui, en se refroidissant, devient dure et blanche comme de la cire vierge. Croirait-on que ce petit fruit si précieux n'est point exploité par le commerce et l'industrie. Il en est de même de nombre d'autres produits de ces pays, tous riches en huile ou en matières grasses propres à fournir des moyens d'éclairage ; à la vue des monceaux de châtaignes, de noix, de baies de toutes sortes, dont le sol des forêts est jonché, l'on peut dire que la terre est couverte de richesses et que l'homme n'aurait qu'à se baisser pour les ramasser, s'il avait l'intelligence d'en tirer parti. Dans le bois, je découvris aussi une espèce de sensitive, dont les feuilles se repliaient et tombaient comme blessées dès qu'on les touchait. J'appris à mon vieux chasseur la manière de préparer de l'amadou au moyen de champignons que j'aperçus en grand nombre sur des troncs d'arbres abattus par le vent et à demi pourris.

Vers midi, comme la chaleur était étouffante, il fallut ren-

trer à la hutte que nous avions quittée. A notre arrivée, nous trouvâmes tout le monde dansant au son d'un violon et d'une guitare, avec accompagnement de tamtams. Cette espèce de tambourin mérite d'être décrit. Les Indiens choisissent un palmier, qu'ils appellent, si ma mémoire ne me fait défaut, *miriti*, dont le tronc ait environ 22 à 25 centimètres de diamètre. Ils en coupent un morceau d'environ 1 mètre de hauteur, qu'ils vident facilement, l'intérieur n'étant rempli que d'une pulpe et de fibres qu'il est facile de détacher, tandis que l'écorce extérieure et l'aubier sont d'une dureté qui fait rebrousser la hache la mieux effilée. Sur le haut de ce tronçon, ils tendent une peau de chevreau, et le tambourin est complet. Il n'y a point de danse de nègres possible sans l'accompagnement de deux de ces tambourins de sons différents. Ils les frappent avec le dos de la main. Cette musique a quelque chose de fort original, mais aussi d'extrêmement sauvage.

A peine fûmes-nous assis dans le cercle des spectateurs que le maître de la maison vint me prier de danser avec les jeunes filles qui se trouvaient là. Je m'excusai de mon mieux sur mon impuissance à exécuter une danse que de ma vie je n'avais vue. L'on ne voulut pas accepter de refus, et de peur de blesser la susceptibilité de ces bonnes gens, je m'exécutai de bonne grâce.

Les dames, au teint tant soit peu basané, car elles sont jaune-rouge, la démarche gauche et nonchalante, les épaules et les pieds nus, revêtues d'une robe sans crinoline, sont rangées l'une à côté de l'autre à une extrémité de la véranda, tandis qu'à l'autre, et vis-à-vis d'elles, se tiennent les cavaliers. L'on avance et recule en faisant le pas de trois, les bras levés et faisant claquer les doigts en guise de castagnettes. Je fus bientôt au courant, et me trouvant une fois engagé, je jugeai qu'il était sage de faire bonne mine à mauvais jeu. Rappelant donc l'agilité de mes jeunes années, je me mis à exécuter hardiment pirouette sur pirouette, battant des entrechats aussi savamment que mes jambes voulaient bien le permettre. Ma belle danseuse ne s'émouvait nullement de l'art

dont je faisais preuve pour lui plaire. Aussi, me sentant bientôt ennuyé et tant soit peu échauffé de cet exercice incompréhensible dans un tel climat, je fis ma révérence et vins reprendre ma place, au milieu des acclamations et des applaudissements de l'assemblée, sur qui le cachaça commençait à produire son effet.

L'appétit vient vite en dansant avec les sauvages. Aussi ne me sentis-je pas fâché lorsqu'on nous annonça que le dîner était prêt. La table était mise dans la véranda de notre Buralho. L'on nous servit les poulets que nous avons apportés avec nous, et d'excellent gibier dont nos hôtes nous faisaient cadeau. L'eau d'une belle source voisine fut notre boisson ; c'était la première fois qu'il m'arrivait de boire de l'eau limpide depuis que j'étais au Cacoalinho, où je n'avais ordinairement pour toute boisson que l'eau bourbeuse du fleuve.

Après dîner, j'allai rejoindre le vieux chasseur, qui me conduisit dans l'intérieur de la forêt. Là il me montra les arbres qui constituent ce que les Brésiliens appellent *pao real* ou bois royal. Ce sont les bois les plus solides, les plus beaux et les plus utiles, soit pour la construction des habitations, soit pour celle des navires. Inattaquables aux insectes rongeurs, presque insensibles à l'action de l'humidité, se durcissant au contraire dans l'eau, lents à s'embraser, ces bois méritent à bon droit le titre d'impérissables. Je me contenterai ici de signaler les plus belles espèces et de donner les noms sous lesquels ils sont connus dans toutes les provinces du Brésil.

L'*acapu* est un bel arbre, qui atteint jusqu'à 60 pieds de hauteur, et dont le tronc, ordinairement droit comme celui d'un hêtre de belle futaie, donne un bois noir ou brun foncé, d'une dureté remarquable et presque impérissable. J'ai vu des poutres de ce bois que l'on avait retirées du lit du Guama, en face de l'arsenal de marine du Para ; bien qu'elles y eussent séjourné près de deux siècles, elles étaient encore aussi saines qu'au bout de dix ans, et s'étaient même elles durcies sous

l'eau. Les *turus*, vers qui s'attaquent aux vaisseaux ou aux bois enfoncés dans l'eau, ne s'y mettent jamais.

Le *maceranduba*, qui donne un beau bois rouge écarlate ; on l'emploie principalement dans la construction des habitations.

Ces deux derniers ne flottent point.

Le *pikia*, bois jaunâtre et aussi dur que la corne ; il s'emploie pour la marine.

Le *matamata*, bois plus jaune que le *pikia*, mais beaucoup plus solide, inattaquable aux vers marins et impérissable à l'air. La dureté en est telle, que les meilleurs outils employés à le travailler s'émousent immédiatement.

Le *loiro* blanc et le *loiro* jaune, excellents pour embarcations.

Le *pao d'arco*, bois d'arc, très élastique, mais aussi très dur. Il est fort recherché par les Indiens pour les bordées de leurs canots.

Le *pao amarello*, bois jaune par excellence. Il est très lourd, mais moins dur que l'acapu ou le *maceranduba*. Ce bois poli et travaillé est de toute beauté ; son poids seul est un obstacle à ce que l'usage n'en soit pas plus répandu en menuiserie.

Je ne crois pas qu'aucun de ces bois soit connu en Europe. Je ne parle point des cèdres monstrueux que l'on rencontre, ni des autres arbres curieux qui se trouvent à chaque pas ; il suffit que j'aie parlé des principales espèces de bois royaux. Les bois ordinaires employés seulement comme combustible ou pour des ouvrages de peu d'importance, sont en général blancs, et ne sont jamais comptés parmi les bois royaux.

En sortant de ces belles forêts, je vis passer au-dessus de moi une compagnie de toucans ; j'eus le plaisir d'en abattre un superbe. Cet oiseau atteint la taille d'un gros corbeau ; il n'a d'attrayant que la beauté de son plumage sous le cou. Sa poitrine est recouverte d'un magnifique plastron doré, bordé de petites plumes rouges qui s'avancent jusqu'au cou. Le reste du corps est noir. Son bec est très gros, et toute formidable qu'en soit l'apparence, il n'est pas fort à craindre, car

il est excessivement mince et fragile. Au vol, cet oiseau est rapide ; comme la plupart des oiseaux des tropiques, il n'a qu'un cri rauque, et point de chant.

De retour chez Buralho, nous le trouvâmes chancelant un peu sous les attaques réitérées de la cachaca. Comme il m'accompagnait à la cuisine, où j'étais allé allumer un cigare, nous rencontrâmes sa fille aînée, et il me demanda sans gêne, et en sa présence, comment je la trouvais. Que lui dire ? Elle n'était pas laide ; mais elle avait de commun avec les femmes de race mélangée dans ces contrées, un air gauche et nonchalant qui n'offre rien d'aimable à un Européen. Pour le contenter, je lui dis que je la trouvais jolie, et que sans doute il allait lui chercher un beau jeune tapuiu pour époux.

— Non pas, me dit-il, je vais l'épouser moi-même.

— Comment, repris-je étonné, vous, son père, l'épouser ?

— Oui, sans doute, me dit-il d'un ton parfaitement calme. Ma femme, que voilà, se fait vieille ; j'ai pris beaucoup de soin pour élever cette enfant ; je lui ai fait apprendre à lire et à écrire, et je ne vois pas pourquoi j'irais la donner à un autre. Il est juste que je sois récompensé de mes peines. »

J'eus beau lui représenter que cela ne pouvait se faire selon les lois divines, aussi peu que selon les lois humaines. J'essayai de lui faire comprendre tous les désavantages d'une pareille union ; il ne parut pas saisir le sens de mes explications, je crois que la cachaca le rendait opiniâtre dans ses intentions. J'y perdis, sinon mon latin, du moins mon portugais. Pendant tout ce colloque, sa femme était présente : elle nous écoutait, les yeux fixés sur son mari, sans pourtant laisser échapper une parole ou trahir la moindre émotion. J'étais stupéfait de tant de barbarie, et j'allais lui répondre encore, lorsque le son des guitares et du tambourin vint distraire notre attention.

C'étaient des nègres, des négresses et des Indiens, tous gens libres, qui revenaient en procession de chez des voisins à quelque distance d'Aura, où ils avaient été promener le Santo, tant en leur honneur à eux qu'au sien ; car c'est à la

communauté que reviennent les produits de la quête qui se fait toujours dans ces occasions-là et qui servent à renouveler les provisions nécessaires à la célébration de la fête. Arrivés au village, ils placèrent le saint dans sa niche, et les porteurs se mirent à boire. Les premiers besoins des dévots se trouvant satisfaits, l'on songea à rendre au patron l'honneur qui lui était dû. Les habitants se réunirent devant la petite chapelle adossée à la hutte de Buralho ; les uns à genoux, les autres debout devant l'autel, ils entonnèrent une hymne à laquelle je compris si peu de chose, qu'aujourd'hui encore je ne pourrais dire si elle était latine ou portugaise. Pendant toute la cérémonie, je me tenais grave et sérieux, la tête découverte, maîtrisant de mon mieux l'envie de rire qui me gagnait ; et lorsque le vieux nègre qui officiait à l'autel eut donné le signal de la bénédiction, je me hâtai de sortir de la véranda pour joindre mes décharges de coups de fusil à celles que les Indiens faisaient en l'honneur de leur Santo. Je pensais que tout était terminé quand je vis le monde sortir de la hutte, le vieux nègre en tête et portant la statuette dans ses bras.

Aussitôt les tireurs de courir à toutes jambes dans la direction des autres cabanes. Ne sachant que penser de cette fuite précipitée, je les suivis, et au moment où ils m'aperçurent débouchant de derrière quelques massifs de caféiers et de *palma Christi* (ricin), ils me firent signe d'approcher vite et de me ranger à leurs côtés. Chacun d'eux, son fusil armé entre les mains, semblait attendre un signal quelconque pour faire feu. Bientôt nous entendîmes les guitares de la procession, et peu après la tête du cortège parut. « Agora ! » s'écrièrent tout d'un coup mes hommes, et, ouvrant un beau feu roulant, ils saluèrent ainsi la venue du Santo dans la cabane. On le déposa de nouveau dans une petite niche, mais cette fois on lui fit grâce du cantique. Les assistants jugèrent plus sage de se donner quelques rasades de cachaça en son honneur et à leur santé réciproque.

Il commençait à se faire tard, et il fallait songer au départ. La marée montait et avait déjà atteint le petit port, où nous

avons laissé notre bateau. Charmé de l'accueil que j'avais reçu chez ces bonnes gens, je pris congé d'eux en leur promettant de venir les revoir, et le vieux chasseur indien m'invita particulièrement à une partie de chasse qu'il me ferait faire. Force me fut encore d'accepter d'eux du gibier, un beau quartier de paca, une moitié d'armadilla, des œufs, toujours bienvenus dans ce pays-là, de belle farine de tapioca, des fruits, des légumes, enfin tout ce que l'hospitalité de nos hôtes pouvait offrir. Et ces dons n'étaient certes pas intéressés ; car ils savaient bien qu'au Cacoalinho l'on ne cultivait rien, que l'on n'avait point le temps de chasser beaucoup, et que tout ce que jamais je pourrais leur donner en échange ne serait qu'une place à ma table ou un coin dans ma vérande quand ils voudraient y passer la nuit.

Vers quatre heures, nous partîmes. Un de mes Indiens, Chico, qui avait un peu trop fêté le Santo, ne savait plus trop comment manier sa rame, et le Portugais, Bento, fut obligé de se coucher au fond du bateau, grelottant de fièvre. L'imprudent avait, contre mon avis, mangé des melancias, et ce qui lui avait été prédit lui arriva. La pluie nous surprit au moment où nous passions devant le magasin de munitions d'Aura. Dans ces climats, il pleut tous les jours, vers les quatre heures du soir ; mais ces pluies, extrêmement abondantes, ne sont jamais de longue durée. Nous descendîmes de notre bateau et allâmes chercher refuge chez l'officier commandant le détachement militaire, et que mon intendant connaissait. Il nous reçut très amicalement, et nous fit goûter d'excellent vin de caju préparé par lui-même. La pluie ayant cessé, nous allâmes visiter ses jardins et les différents bâtiments appartenant au poste. Ils n'offraient rien de curieux.

Ce fut avec regret que je m'arrachai à ces beaux lieux, où je venais de goûter un plaisir d'autant plus grand qu'il était tout nouveau. Je voyais alors de près cette belle et grandiose nature des tropiques, dont mes rêves avaient été tant de fois occupés. J'aurais désiré être peintre pour pouvoir rendre sur la toile un peu de la beauté de cette végétation sans égale,

dont nulle description n'est capable de donner une idée exacte.

Nous redescendîmes le petit Igarapé, accompagnés du ramage d'un millier de petites perruches qui jasaient au-dessus de nos têtes, et étaient cachées par le feuillage épais des arbres. La scène que j'avais vue le matin de ce beau jour à la clarté magique de la lune, m'apparaissait sous un autre aspect, magnifique encore, mais dépouillé cependant d'un bien grand charme; la teinte d'incertain et d'infini que donne à la nature la lueur de l'astre des nuits, avait disparu, et le ruisseau et le rivage n'étaient alors éclairés que par les rayons du soleil couchant.

Arrivés dans le grand Igarapé, nous vîmes le coup-d'œil s'élargir et le paysage prendre une apparence toute différente de celle du petit ruisseau que nous venions de quitter. Nous distinguions parfaitement les petites cabanes bâties çà et là sur l'une des rives; les oiseaux dont les cris seuls avaient auparavant trahi la présence, se montrèrent bientôt traversant haut au-dessus de nous l'Igarapé où nous voguions. C'étaient des bandes d'aras — araras — magnifiques perroquets à plumage écarlate et bleu de ciel, des japins, des anums, et surtout des toucans, dont j'abattis de nouveau un bel individu, que j'eus cependant le malheur de perdre dans les broussailles impénétrables qui bordent les cours d'eau.

En peu d'instant, nous eûmes atteint le Guama, et mes rameurs, qui avaient repris leurs avirons, luttant de vigueur avec ceux d'autres canots qui descendaient le fleuve, nous ne tardâmes pas à arriver à notre destination. Au moment où nous abordions, le soleil descendait derrière l'île des Onces, qui borne l'horizon, terminant ainsi un jour que je ne me rappelle qu'avec délice, et dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

